

PREMIÈRE PARTIE

1

Déborah, Vital. Un couple improbable comme il s'en fait et s'en défait en période de guerre, fait de pièces disparates, comme ces fétiches que Déborah connaît si bien, des clous, des bouts de chiffon, des éclats d'ivoire, de cailloux, d'aspérités et de douceur sur lesquels le sang du sacrifice est versé. Elle est née dans un paysage de neige, lui sur une île ensoleillée, elle était entourée de livres, lui de ballots de tissus. Kharkhov, Rhodes. Des noms, des paysages d'une beauté silencieuse qui leur reviennent en mémoire au détour d'autres arbres, d'autres cieux.

À vingt ans, ils ont laissé leurs parents au pays, leur écrivant des lettres où tout était tellement merveilleux que jamais ils ne songeaient au retour, sauf au détour d'un rêve. Oui j'étudie, oui j'ai trouvé du travail, oui je mange à ma faim tous les jours, oui, le vendredi soir je dîne toujours en famille, nous chantons les chants de chez nous, oui vous me manquez, oui je songe à vous tous les jours. Seule cette

partie de la lettre est véridique, car la Liberté-Égalité-Fraternité se méfie des étrangers qui l'aiment pourtant de tout leur cœur d'enfant. C'est elle, patrie ingrate, qui les livrera à l'enfer, sans le moindre état d'âme, sans un commencement de jugement. Condamnés parce que, tout à fait par hasard, nés juifs.

Déborah et Vital se rencontrent tous les jours, d'abord par accident et ensuite presque à dessein. Au croisement du boulevard Raspail et de la rue de Sèvres. À l'entrée de l'hôtel Lutétia. Les premières semaines, il y a foule près des panneaux d'affichage où sont collés les photos et les avis de recherche. Il faut se mettre sur la pointe des pieds pour voir quelque chose, se frayer un passage dans la foule compacte. Personne n'a affiché leurs noms car il n'y a plus personne pour aller se renseigner sur leur retour. Déborah se demande si ses anciens collègues sont venus s'enquérir de son sort. Peut-être. Sûrement pas, se dit-elle, en tout cas, ils ne sont pas venus, comme si son destin avait été à jamais scellé le jour où elle avait été dénoncée. Pas le moindre message, ni de visage familier. Ceci explique peut-être cela. Pendant tout ce temps, je ne voulais pas y penser, alors je veux préserver l'image de leur amitié, de l'équipe que nous avons formée. N'y songeons plus. C'est trop de douleurs à la fois.

La foule tangué, crie, se dilate, se contracte au fur et à mesure des arrivées des autobus. Ceux-ci déversent des femmes, des hommes, quelques enfants, tous hantés. Ils tournent lentement leurs visages comme autant de masques funéraires, sans voir, sans comprendre tandis que quelques bonnes volontés tentent de leur frayer un passage. Certains s'effondrent en marchant, d'autres se tiennent par l'épaule.

Dans la foule, des appels stridents, des mains urgentes dardent de tous côtés pour s'agripper à ces ombres dont de nombreuses portent encore les vestes rayées.

À quatre jours d'écart, Vital et Déborah font partie du nombre déversé quotidiennement par les autobus juste en face de l'entrée de l'hôtel. L'été est presque arrivé. Il fait déjà chaud, le ciel est d'un bleu balayé par une brise légère qui fait frémir les feuilles du square Boucicaut. Cependant, peu de déportés remarquent la douceur de l'air, ils ne se sont pas encore réveillés de ce sommeil d'acier et de fumée duquel ils ne sauront peut-être jamais s'extraire. Ils ne savent pas que Paris vient de fêter dans l'allégresse la fin officielle de la guerre et que les femmes sont allées voter pour la première fois. La vie s'est arrêtée, figée dans un temps incertain, celui des camps, monolithique d'horreur contenue et la précipitation, le désordre des semaines qui ont suivi leur libération.

Le présent mal rafistolé est celui de leur passage au Lutétia. Tous subissent des interrogatoires incompréhensibles autant qu'interminables. Trop de questions, trop de brutalité quand on a juste envie de vivre, un peu, sans répondre, sans être au garde à vous.

Plus tard, on leur chuchotera que les autorités sont à la recherche de salauds qui se font passer pour des victimes. Quelle idée, c'est presque risible si ce n'avait pas été aussi tragique. Ces simulateurs qui font partie de ceux qui les ont opprimés, agissent dans l'espoir de cacher leur passé dans la milice, le marché noir et même dans l'armée allemande. Certains sont allés jusqu'à se faire de faux tatouages sur l'avant-bras. Est-ce imaginable, oui, tout l'est, n'importe quoi, quand la limite de l'impossible inénarrable est

dépassée. Vous qui êtes linguiste et ethnologue c'est bien ça n'est-ce pas, Mademoiselle Lipchitz, pardon, Lifchitz sur votre fiche, c'est marqué, vous allez nous donner un coup de main pour débusquer les fraudeurs, on peut compter sur vous. C'est pas à moi qu'il faut demander une chose pareille, non, tant pis, ces gens-là n'ont qu'à s'inventer une existence, la vie finira par les rattraper. De toute façon, mon secteur c'est l'Éthiopie, du moins autrefois. Moi-même, je ne le sais même plus. Que mon métier serve à cela, qui l'aurait cru, aux Langues O, on ne m'a jamais dit, mon vénérable professeur en aurait ouvert les yeux tout grand. Si toutefois il a encore des yeux pour voir et des paupières pour les refermer. Lui aussi, avec un nom comme le sien, stigmatisé d'avance, pas question de se cacher quand on est un ponte de cette éminence, quand on vient même dégoter des rats de bibliothèque aussi insignifiants que moi...

La seule chose qu'elle demande au médecin, c'est une ordonnance pour des lunettes. Toute sa vie, Déborah a été myope et la perte de ses lunettes a été pour elle une véritable catastrophe. On les lui avait volées pendant la nuit au camp. Jusqu'à ce moment, elle les avait miraculeusement conservées, même si les branches étaient rattachées avec des fils prélevés sur sa jupe et un des verres fendus. Sans ses lunettes, elle était désorientée, jamais elle ne s'était sentie aussi vulnérable, même quand elle était obligée de courir, nue, à la sortie de la douche avec ses compagnes, devant les officiers allemands. Elle s'habitua tant bien que mal à une vie en flou qu'elle finit par bénir parce qu'elle n'en percevait plus que les contours. Mais ses autres sens s'aiguïsèrent en compensation, en particulier le toucher, de

telle sorte qu'elle se mit à voir avec sa peau avec plus de précision que ses yeux. En plissant les paupières, le monde redevenait suffisamment intelligible pour survivre, heure par heure, à travers les tempêtes de neige et le typhus. Quel monde espérait-elle donc retrouver avec de nouvelles lunettes dans cette ville à présent méconnaissable ?

Vital, lui aussi, subit des interrogatoires auxquels il ne sait plus répondre. Il ne se souvient plus de son nom, seul lui revient son matricule qu'il crie à pleins poumons avant de s'effondrer sur sa chaise. Personne n'a de temps pour ses silences et on le presse de questions. Allez Monsieur, ressaisissez-vous, prenez une gorgée d'eau, voilà, continuez, je vous prie. Date de l'arrestation, quand, quoi, où, quelle baraque, quel kapo, quel commando. Je ne sais pas, je ne sais plus et il hurle à nouveau son numéro en allemand, se levant pour se mettre au garde à vous. On le repousse sur sa chaise. Un effort, s'il vous plaît Monsieur, on ne va pas vous garder ici, ne vous en faites pas. Las, il finit par répondre avec un seul mot, murmuré de façon presque inaudible : *Versuchsperson*. Personne ne comprend, on lui demande de répéter, plus fort s'il vous plaît, comme si l'allemand devenait uniquement intelligible quand on crie. Ce qui n'est pas le cas puisqu'on envoie quérir un traducteur. Celui-ci arrive en courant, chuchote à l'oreille du préposé de la sécurité militaire « Cobaye, expériences médicales ». Les questions s'arrêtent d'un coup, Vital, secoué de spasmes, est envoyé vers les infirmières pour être aspergé de DDT. Le pantalon qui tient avec une ficelle glisse à terre et il éclate pour la première fois en sanglots :

« Je suis fichu, hein Docteur, c'est ça ? »

Le médecin qui le soutient le tapote sur l'épaule et l'enjoint à faire badigeonner ses pustules.

2

Au bout de deux jours, avec mille francs en poche, des bons pour l'alimentation et des vêtements, une carte dite de rapatrié, on les renvoie après une enquête sommaire sur la présence d'une éventuelle famille pour les accueillir. Pas de famille ? Pas de parents même lointains ? Des voisins ? Non ? On va envoyer quelqu'un chez vous, à votre dernière adresse connue. Vous ne vous en souvenez pas ? Il n'y aura pas de réponse ? Vous dites que vous allez vous débrouiller ? Fort bien, bonne chance.

Il n'y a personne de proche, ni pour elle, ni pour lui. Personne ne les attend, pas de pneumatiques, pas de télégramme, aucun coup de fil. C'est qu'ils ne sont pas encore revenus, alors je vais les attendre, c'est tout. Chacun décide de retourner chaque jour pour voir si un de leurs proches est rentré. Histoire de meubler le temps, tant il est difficile de passer de cette hallucination collective à une existence dépourvue des repères de la terreur et de la discipline absurde qu'ils ont tous intériorisés. Le temps du camp continue à rythmer leur existence malgré eux. Les réveils brutaux, les appels, la gamelle de soupe. Cette obsédante ponctuation des jours et des nuits martèle leur quotidien en dépit de Paris, en dépit de l'été, en dépit de la liesse de la Libération, qui les a à peine effleurés. Certes, c'est la libération dans la mesure où les Boches ont disparu, ce qui est bien, très bien. Mais pas au point de

parler de joie quand personne ne vient vous accueillir au retour de l'enfer, ça non, non. Quelques fanions français et américains, des affiches rendues illisibles par la pluie. Plus de panneaux aux caractères gothiques, *Gross Paris* a été englouti, c'est déjà ça.

Alors on se retrouve fatalement avec ceux qui comprennent sans explications, qui parlent comme vous en râles et en soupirs, ceux qui font, eux aussi, des cauchemars toutes les nuits et se réveillent en hurlant. À qui raconter, à qui sourire tristement si ce n'est à mes semblables qui s'agglutinent à l'entrée de l'hôtel durant ces mois d'été de 1945. Imperceptiblement, ceux qu'on n'appelle pas encore des rescapés ont changé de statut. De ceux qui reviennent, ils se sont transformés en ceux qui attendent, à la différence qu'ils connaissent, eux, contrairement aux familles, jusqu'à la couleur et l'odeur des entrailles de l'enfer. De ce rendez-vous quotidien, ils dérivent une forme approximative de réconfort, certes pervers, puisqu'ils souffrent atrocement de ces plaies sans cesse rouvertes. Entre déportés – le terme, lui aussi, n'est pas encore usité – il y a des signes de reconnaissance, sinon de solidarité. Pourtant, pas un seul instant Déborah n'oublie que l'hôtel du temps de son obscure splendeur a accueilli les dignitaires nazis durant l'Occupation et qu'en face se trouve la prison du Cherche-Midi où elle a failli échouer avec ses amis.

Du mois de mai jusqu'en septembre, Déborah et Vital se rencontrent chaque jour, à l'extérieur ou sur les marches de l'entrée de l'hôtel. Ils ont fini par se saluer d'un hochement de tête, puis d'un sourire à peine esquissé, un échange de regards aussi morts d'un côté que de l'autre.

C'est l'été, il fait indéceemment beau. Tant de ciel azur, de feuillages vigoureux, de gaieté dans l'air, pour quoi faire, pour qui, en tout cas pas pour nous qui portons l'hiver dans notre cœur. Ils ne remarqueront pas la lente arrivée de l'automne, quand l'épopée du Lutétia prendra fin et que les retours cesseront. Ils ne constatent que la diminution des foules à l'extérieur et, peu à peu, comprennent qu'il ne reviendra plus personne.

En attendant, tous les matins, parfois l'après-midi, ils s'arrêtent à l'entrée. Puis débute le rituel. Chacun sort une photo, lui de la poche de sa veste, elle de son sac. Sa photo à lui représente une famille assise à l'extérieur devant une table qu'on vient de desservir. On y devine les reliefs d'un festin. Quelques assiettes, un cendrier, des verres. Des fleurs sur la table mais surtout par grappes vives grimant sur les murs crépis. À l'ombre d'un grand arbre, la mère, le père, trois filles, deux garçons, tous contents, tous repus comme après un festin d'anniversaire. Des sourcils en arc identiques se rejoignant à l'arête du nez. Un cercle dessiné d'une main tremblotante entoure chacun des visages. Sauf un d'entre eux. Déborah a du mal à deviner les traits de Vital chez ce grand adolescent déjà corpulent, mais il la rassure, « Si, je vous assure, c'est moi, absolument ». Il ne dit pas qu'il est le portrait craché de l'oncle Naftali, parce qu'il aurait fallu une plus grande photo de famille montrant tous les oncles et toutes les tantes. Et il aurait fallu tracer des ronds autour de chacun des visages, mais rien que d'y penser, ça vous donne le tournis. De toute façon, il ne possède que cette photo, miraculeusement retrouvée à Paris au fond d'un troquet du XI^e arrondissement.

La photo que tient Déborah montre un homme longiligne au grand front, des lunettes en écaille, un livre sous le bras, comme alourdi par des réflexions trop pesantes pour lui. Un pressentiment sans doute. Elle n'a besoin que d'une seule photo, celle-là. Pour les parents à Varsovie, elle sait déjà, comme pour les autres restés là-bas. Le ghetto, Umschlagplatz, Treblinka, aller-simple. En Tchécoslovaquie où elle avait été envoyée d'Auschwitz par ordre de Mengele, une fois le camp libéré, on lui avait raconté le destin des Juifs de Varsovie. Pas de doute possible, elle en a vu tant d'autres, vieux comme ses parents poussés vers les chambres à gaz. Ne reste qu'un espoir, et encore, pour ceux qui ont été déportés à partir de la France. Nathan, lui seul. Peut-être. C'est pourquoi elle revient ici tous les jours. Inlassablement jusqu'à la fin des temps s'il le faut.

Vital, perclus de tics, s'affaire, arrête ceux qui passent devant lui en brandissant fiévreusement sa photo. Jour après jour, semaine après semaine. Non, non lui dit-on. Un mot, un signe de tête, un haussement d'épaule, toujours la même chose. Vital insiste : « Une dame très brune, forte et trois petites filles très jolies... un monsieur aux cheveux gris, un peu de ventre, oui bien portant, un garçon de dix-sept ans, non ? ». Vital tente le grec, le turc, le *judezmo*, cette délicieuse langue castillane, émaillée d'hébreu, d'arabe et de turc, souvenir de l'errance après l'Inquisition. Du ton du marchand qui vante sans conviction sa marchandise, il passe à la supplique désespérée, s'agrippe aux passants qui le repoussent d'un geste rude.

Une jeune femme à l'accueil, d'ordinaire patiente finit par faire montre de son exaspération. Un tout petit peu, pas

trop, on leur a dit de les traiter avec ménagement. Après tout, la guerre, à Paris, nous aussi on a trinqué se dit-elle. Et pas de réception dans un bel hôtel, marche ou crève pour nous autres avec les Boches. Et tout haut : « Mais Monsieur, vous qui avez la chance d'en être revenu, vous auriez su quelque chose sur votre famille, tout de même, depuis le temps que vous venez ici. »

« La chance ? dit Vital, quelle chance, de quoi tu parles, *hija de puta* ? » levant son poing. Un gaillard en uniforme de scout le saisit par les épaules sans ménagement avant qu'il ne puisse atteindre la femme qui, profitant de la commotion, s'est éclipsée prudemment. De pareilles scènes ne sont pas rares, mais elles n'ont pas été prévues. Surtout chez ces scouts et ces scoutesses truffés de bons sentiments et irrités par le manque de gratitude qu'ils ne cessent de rencontrer. Personne n'a jugé bon de leur donner des explications, d'ailleurs personne n'a compris d'où revenaient ces ombres qui marchent. C'est par des bribes disparates de récits que se construit un semblant d'histoire trop effrayante pour être entendue, alors chacun se bouche les oreilles comme il le peut. Pour les narines, c'est plus difficile, outre les plaies purulentes, la misère intime de ces êtres pue le cadavre.

Déborah ne demande pas. Elle se tient debout, immobile telle une de ces statues longilignes à l'entrée de la cathédrale de Notre-Dame que jadis elle allait admirer. Regarde disait-elle à Nathan, elles ont l'expression aussi grave que celle des sculptures des Dogons, elles parlent le même langage. Elle tient la photo dans le creux de sa main fixant le vide. Personne ne s'arrête devant elle, parfois quelqu'un secoue la tête, sans même ralentir. Et continue dans sa nuit.

Les retrouvailles, car il y en a, lui sont de plus en plus insupportables. Tous crient et pleurent en même temps, tandis que les autres les contemplent, hébétés. Vital sourit comme si c'était pour lui, puis une fois la première confusion passée, retrouve sa solitude et son boniment. Il s'essuie le visage sur la manche de sa veste informe. Déborah se fige, même ses cheveux sont de pierre comme si elle avait contemplé le visage de la Méduse. Ce qui, d'une certaine façon, n'est pas faux.

Ils finissent par se parler un après-midi où la foule se fait rare. Près d'un mois est passé après les premiers retours. Les autobus déversent de moins en moins de déportés. Le désarroi de Vital touche un coin enfoui du cœur de Déborah, juste assez pour qu'elle se rappelle qu'autrefois, elle aussi, était un être pleinement humain, avec des sentiments vifs.

– Venez, Vital, on ne va pas rester ici. C'est idiot.

– Pourquoi dites-vous cela ?

– Ils nous trouveront, s'ils doivent nous trouver.

– Mais les miens ne connaissent pas Paris.

– Alors pourquoi voulez-vous qu'ils arrivent ici ?

– Parce que je vis ici !

– Ce que vous êtes bête ! Pour la première fois, Déborah sourit devant ce grand gamin tellement désorienté.

– Vous ne comprenez pas : c'est ici qu'on s'est donné rendez-vous. Je l'ai promis à ma mère. On avait un pacte, si jamais on revient de cette fichue guerre, rendez-vous à Paris...

– Parce qu'eux, cette administration composée de flics et d'imbéciles, ont organisé un bureau de rendez-vous pour familles en vacances ?

– On est bien dans un hôtel, en plus drôlement chic, jamais j’aurais pu mettre les pieds ici avant, croyez-moi. C’est *Madrecita* qui va être contente, elle aime ça, les palaces, c’est son rêve, en vérité elle n’a jamais été dans un endroit pareil, elle en a toujours rêvé !

Vital éclate en sanglots, son corps balayé par des spasmes, traversé par des cris rauques d’un animal qu’on abat. « Elle ne reviendra plus, ma *Madrecita* ».

– J’ai bien peur que non, fait Déborah sèchement, viens, on sort, j’ai des cigarettes.

3

Déborah ne veut pas se risquer dans la petite rue du XVI^e où elle a été arrêtée. Leiris¹, le propriétaire de l’appartement était un ami proche, mais cette guerre a achevé toute notion d’amitié, elle n’éprouve pas le désir de le revoir. À regret pourtant, dans les temps d’adversité, Leiris l’avait pourtant défendue, au point de la cacher chez lui. On ne te trouvera jamais, lui avait-il promis. Elle l’avait cru. Jusqu’à ce qu’on soit venu la chercher, ce matin-là, à la suite d’une dénonciation anonyme, sans doute. C’était au lendemain de l’exécution de Vildé et Lewisky au Mont Valérien². Il fallait s’y attendre, sans doute en faisant partie, même de loin, du Réseau du Musée de l’Homme avec d’autres ethnologues

1 Michel Leiris (1901-1990) était un ethnologue africaniste et un critique d’art.

2 Boris Wildé et Anatole Lewisky étaient ethnologues et fondateurs du groupe résistant le « Réseau du Musée de l’Homme ». Dénoncés, ils seront fusillés au fort du Mont Valérien, le 23 février 1942.

engagés. Avec un nom comme le sien de surcroît. Pas français pour deux sous, même avec le « ch » pour remplacer le « sz » trop voyant, ce n'est pas l'orthographe qui vous rend gaulois, voyons, que tu es naïve à force de traîner tes rêves dans la brousse.

Il faisait encore nuit et les rues étaient verglacées. Non ce n'est pas possible, pas Leiris, mais alors qui ? Les autres sont emprisonnés, disparus. On dit que les femmes condamnées à mort ont été décapitées à la hache en Allemagne. Le privilège de celles qui ont eu droit à un semblant de procès, à condition de n'avoir pas avoir à se reprocher une naissance souillée. Ou alors cette délégation de Tübingen qui voulait m'inviter chez eux quand ils sont venus voir nos collections lors de l'Exposition Universelle ? Avaient-ils noté mon existence sur une fiche estampillée à l'époque ? Incompréhensible. Je n'ai pas été prise, je me suis éclipsée à temps une première fois, prévenue à temps, du moins cette fois-là. File, ils arrivent ce soir avant la fermeture du bureau, prétexte n'importe quoi mais fous le camp ! La fois suivante, ce n'était pas pareil. Communiste, terroriste, juive, tous les motifs d'accusation sont bons une fois qu'on est déchue de sa nationalité française, Mademoiselle Lifchitz, vous ne le saviez pas ? Dire que vous vous êtes crue en sécurité avec cette naturalisation fantoche où par gentillesse on a bien voulu rendre prononçable votre nom de métèque, Mademoiselle Lifszyc ! Faut pas grand-chose, hein, une petite missive adressée à Monsieur le Commissaire Général aux Questions Juives, même anonyme, bourrée de fautes d'orthographe, couverte de taches d'encre ou griffonnée au crayon sur un coin de nappe, c'est parfait voyez-vous, on détient une preuve de plus, irréfutable, celle-là.